

tout l'invasion de l'eau les serrant de plus en plus près, les bruits formidables des torrents qui paraissaient les entourer, tout cela était pour eux autant de mystères impénétrables qui les glaçaient d'épouvante. Pour s'expliquer comment leurs maisons qu'ils savaient être à deux cents pieds au-dessus de la rivière, pouvaient ainsi se trouver entourées d'eau, ils étaient réduits à croire à une espèce de déluge. Ils pensaient toute la paroisse engloutie, et remerciaient la Divine Providence de les avoir épargnés seuls !

Ce n'est que le matin qu'ils ont vu ce qui était arrivé. Ce n'est qu'alors qu'ils se sont fait une idée exacte des terribles dangers auxquels il avaient échappé.

On comprend facilement que cette glissade n'a pas pu se faire avec régularité dans toute sa surface. Quelques parties sont descendues plus vite que les autres. De là, des bouleversements locaux, dont le résultat a été de donner à la partie enfoncée l'apparence d'une mer agitée qui aurait été figée subitement. De là encore ce singulier mouvement tournant qui a affectée surtout les maisons Audy et Darveau, de telle façon qu'elles avaient changé de position relative ; celle de gauche sur la terrasse, se trouvait à droite une fois rendue en bas, et elles avaient tourné sur elles-mêmes d'un angle de près de 180°.

En outre, l'énorme avalanche d'eau qui venait du nord-est a recouvert et remanié plus ou moins la plus grande partie de la surface abaissée, à tel point que, vers trois heures du matin, les malheureux naufragés, qui avaient passé la nuit sur un îlot élevé, heureusement resté à sec, ne voyaient que de l'eau de tous les côtés. Ils se croyaient au milieu d'un lac, dont les eaux sales et couvertes d'arbres arrachés et cassés, se précipitaient avec une vitesse de torrent vers l'ancien chenal au sud-ouest. Cet envahissement de l'eau a donc contribué à modifier la surface écroulée, mais dans une faible mesure, au moins dans la partie centrale. Le courant y a toujours été relativement faible. En effet, on n'y trouve pas de troncs d'arbres, tandis que, ailleurs, le long de la rivière, c'est par centaines, par milliers, qu'on peut compter les arbres échoués sur les rivages. Ces arbres sont presque toujours dépouillés de leur écorce, ce qui montre la violence de l'agent qui les a arrachés du sol et jetés un peu partout.

Sur la limite sud-ouest de l'éboulis s'est produit un curieux phénomène. Une surface d'une soixantaine d'arpents carrés s'est tout simplement affaissée sur place, sans aucun déplacement latéral. On voit encore au fond de l'abîme les clôtures du chemin et des champs, alignées à peu près exactement avec les bouts qui sont restés en place sur le haut des falaises. Pour se rendre compte de ce fait, il faut supposer que les couches inférieures de sable ont été enlevées latéralement, de manière à permettre à cet affaissement de se faire exclusivement suivant la verticale. Comment s'est produit cette disparition des couches sablonneuses inférieures ? Probablement par un effondrement latéral, tel qu'il s'en produit souvent le long des talus de sable.

Toute la partie orientale de l'éboulis, en amont du moulin Gorrie, présente un caractère à part. En aval, la surface générale est plane, presque tout-à-fait dénudée d'arbres ; c'est comme une mer d'argile et de sable. En amont, c'est un fouillis de collines de sable, rarement d'argile, recouvertes d'arbres encore droits sur leurs racines ou renversés, un mélange inconcevable de toute espèce de débris minéraux et végétaux, jetés pêle-mêle et comme au hasard.

Il est très probable que les déplacements y ont été moins prononcés, et que nous avons là une surface ravinée et déchiquetée par les eaux de la grande écluse constituée par le "Dos-de-cheval."